

# LE CHEMIN DE MIRÉILLE

Tous ceux qui sont "partis" savent à quel point le premier piège de la route est celui de chercher un guide qui veuille bien nous montrer, en toute objectivité, "La" Voie Parfaite.

Est-ce à dire qu'elle n'existe pas?

Comme j'ai pu me désespérer, en attendant qu'une personne charitable m'ouvre une porte en me disant : "Voilà, tu es arrivée, pèlerine, c'est ici que ta longue marche aboutit et que tu vas trouver LA Vérité."!

Ainsi, j'ai suivi bien longtemps la Voie des autres.

D'abord, celle que ma Maman avait héritée de ses parents et beaux-parents, où elle m'a "plongée" depuis le baptême, avec l'aide d'un "père spirituel" qui m'a beaucoup appris.

La Voie de ma Maman, c'est le Catholicisme Romain.

J'y ai appris que c'est par le Christ que je devais rencontrer Dieu le Père.

Mais j'y ai rapidement vécu un sentiment d'étouffement, de froideur, de solitude. La communauté n'y était pour rien : j'ai connu une paroisse chaleureuse et accueillante, j'y ai vu de beaux exemples de dévouement et de grandeur d'âme. Très clairement, cela ne venait ni des paroissiens, ni de ma maman, ni de mon "père spirituel" qui était prêtre. De plus, j'étais très proche des soeurs du Carmel de mon village, qui faisaient autant de secondes mamans auxquelles poser des questions.

L'une d'elle m'a même appris à écrire, quand mon institutrice semblait avoir renoncé.

Non, ce n'était pas d'amour humain que je manquais, loin de là.

J'étais tout simplement une marcheuse qui emprunte le chemin de quelqu'un d'autre.

Pourtant, j'avais reçu très sérieusement tous les sacrements, jusqu'au mariage (à 18 ans).

De plus, je m'étais investie dans la catéchèse des plus petits depuis l'âge de quatorze ans et dans d'autres activités telles que l'ACAT (Action des Chrétiens pour l'Abolition de la Torture), Terres Lointaines, scoutisme chrétien, etc. J'ai suivi l'aumônerie jusqu'à son terme et j'ai toujours eu la possibilité de questionner le prêtre très librement sur tous les sujets que je désirais aborder. Je suis souvent allée en pèlerinage, dans divers lieux saints, essentiellement dédiés à la Sainte Vierge.

Alors pourquoi ce sentiment intense de manque ? Je ne me l'expliquais pas mais j'en souffrais beaucoup. Toujours insatiable, j'avais à l'âme une faim inextinguible que rien ne semblait pouvoir assouvir.

Comment subvenir à cette « fringale » spirituelle ?

Je ne le savais pas moi même.

La seconde Voie que j'aie suivie fut la Voie de mes amis.

J'avais alors 21 ans. Certains de mes amis très proches avaient rencontré le soufisme et s'y étaient rapidement sentis nourris et épanouis, heureux et grandis, en deux mots « chez eux ».

Pourquoi pas moi ?

Je me suis lancée "à fond" et pour être nourrie, je l'ai été : les pratiques sont nombreuses, intenses et riches, la sacralisation est présente et la tradition préservée. Cela m'a particulièrement touchée. Mais, au fait, quelle tradition ?

Il m'avait suffi, pour entrer dans la Voie de mes amis, de recevoir l'affirmation solennelle que je n'avais pas à renoncer à mon baptême. Il était seulement nécessaire d'accepter un prophète de plus. J'avais, me semblait-il, le coeur trop peu mesquin pour refuser cela, à partir du moment où celui-ci reconnaissait "mon" Christ comme le sien.

Plusieurs fois, j'ai voulu tout de même m'assurer que rien d'équivalent n'existait dans l'Eglise Romaine.

Ca n'existait pas, dans tout ce qui m'était accessible à l'époque (Internet était très peu répandu encore).

Pour mes trente ans, tandis qu'un divorce inévitable se profilait à l'horizon du couple souffrant que nous avions essayé de construire en vain pendant douze années, à nos risques et périls de destruction individuelle, je me suis mise à "lire".

Je m'étais trompée sur toute la ligne! Comment n'avais-je pas lu plus tôt? Pourquoi n'avais-je pas posé davantage de questions dès le début? Pourquoi n'avais jamais ouvert les livres qui fondaient le soufisme ?

A cette heure, je crois que, tout simplement, je n'avais pas eu le courage, en sus de l'adversité parentale, de braver celle de mes amis. C'était bien trop insupportable.

Je n'aurais pas toléré de tout perdre à la fois.

Mais c'est quand tout ce que l'on tenait pour acquis s'écroule que l'on n'a plus peur de questionner sincèrement son cœur.

Le désarroi me prit.

J'avertis les responsables du groupe soufi dont je dépendais de l'imposture dans laquelle je m'étais maintenue depuis le début, j'avouai, au fond, ma lâcheté et mon désir profond d'assumer ma véritable Foi, ma véritable Voie.

« Mon » Christ n'était pas celui qui était décrit dans les livres soufis. Ce n'était pas lui du tout. Qui était cet homme qui n'était pas mort, qui n'avait pas ressuscité et dont on disait tout de même qu'il était le Messie? Qui avait-il sauvé? A peine disposait-il d'une fonction de juge au Jour Dernier... Celui-là n'était pas « mon » Christ, celui qui était venu pour accomplir la Loi et ôter aux hommes les obligations des servitudes qu'ils s'étaient imposés tout seuls.

C'est difficile de blesser ceux qu'on aime. C'est difficile d'avoir peur de se tromper, quand tant de « croyants » qui nous entourent, de toutes confessions, se montrent si « certains », finalement.

Les catholiques romains comme les soufis, de ma famille ou de mes amis, se sont quelquefois vraiment fait offense de mon départ vers ma propre Voie. Cela me peine encore.

Moi je n'ai jamais été certaine que d'une chose : je voulais suivre le Christ, par quelque moyen que ce soit, quelque religion que ce soit, quelque Voie que ce soit, la fin justifiant les moyens.

Mais je devais absolument recentrer ma recherche : ma Voie m'attendait quelque part, je le savais.

J'ai beaucoup prié de manière sauvage, comme font les "sans dogmes", avec mes larmes et mes mots, pour trouver ma véritable Voie. J'ai supplié Dieu de me montrer le chemin, de me conduire, de me guider.

Pour finir, le Christianisme apparut comme la seule Voie correspondant à mon Appel Intérieur, à ma Foi.

Mais comme chat échaudé, je me souvenais du « manque » éprouvé toute ma jeunesse et je décidai de surfer sur le Net pour voir de plus près ce qui « se faisait » en matière de Voie chrétienne, histoire de ne plus avoir à souffrir encore de ce genre d'épreuves émotionnelles qui nous séparent de ceux que l'on aime.

Mon Dieu... J'en découvris bien une qui m'attira particulièrement fort... Mais je n'osai pas, je ne connaissais personne là-bas, j'étais fragilisée et seule.

Je retournai lâchement dans la Voie (ou les jupes) de ma Maman.

Les gens du clergé s'y montrèrent toujours aussi gentils (malgré les volontés du Vatican qui durcissaient encore la position des divorcés « recasés ») mais déjà que du temps où je pouvais participer à l'eucharistie je m'y sentais affamée, mon nouveau

statut n'arrangeait rien à ce que je pouvais en attendre : il faudrait demeurer, langue pendante, avec mes péchés à jamais sur le cœur, sans espoir de réconciliation, avec une union amoureuse qui ne serait jamais reconnue officiellement (je précise que je demeurais sans enfants de mon premier mariage : nous avions pressenti qu'il ne fallait pas mettre au monde de petit malheureux). Et surtout, il faudrait demeurer sur un banc d'Eglise, à porter jusqu'à la mort toute la souffrance de ce lourd passer sans jamais plus éprouver le réconfort dont j'avais tant besoin et qu'apporte le mystère de l'eucharistie.

Je voyais à côté de cela des femmes ayant vécu maritalement avec plusieurs hommes, ayant conçu d'eux quelques enfants, se marier en blanc dans les églises parce qu'elles n'avaient pas eu comme moi la naïveté de brûler leur unique ticket pour leur premier amour! (Jalousie, quand tu nous tiens, encore un commandement enfreint!)

Je gâcherai quelques temps, déchirée entre deux choix :

1) La possibilité d'accepter cette croix comme une martyre d'un genre nouveau - le genre qui est victime du monde ET de son Eglise -, en revivant par mon pensum démesuré toutes les souffrances de douze années où nous avons tenté notre impossible pour faire tenir une union non viable, toutes les souffrances de la séparation et de la solitude, de la maladie aussi, puisque tout cela m'avait terriblement stigmatisée.

2) L'éventualité de prendre mes cliques et mes claques et d'aller voir ailleurs si Dieu y était.

Ce fut un choix pourtant difficile et qui ne se prit pas du jour au lendemain. Il me fallut encore souffrir quelques temps pour ne plus tenir dans la position du choix n°1 pour accepter de reprendre ma dignité de chrétienne en main et opter pour le N°2 (ICI : un remerciement particulier à St Paul pour cela : sans ses épîtres, je n'aurais jamais su que la séparation de mon premier couple coulait de source et n'aurait jamais été condamnée par les apôtres. L'air de rien, ça réchauffe le cœur. Mais surtout que j'avais le DROIT de me remarier, dans pareil cas, cela sans craindre le grand bannissement sacramentel.)

Mais là encore, il fallait partir.  
Cette fois, chercher "ma" Voie.

Oh, « chercher », c'est un grand mot... j'en briguais bien une, depuis longtemps, sans en parler à personne.

Certes, j'en avais une dans le cœur que je couvais d'un œil luisant de convoitise.

Pourquoi tant hésiter, alors ? Moi qui avais souffert pendant dix ans le désaveu de mes parents et qui n'avais pas hésité devant celui de mes amis pour suivre désormais le Christ...

Ce qu'il y avait, c'était la peur de s'engager toute seule, cette fois, sans ma maman, sans mes amis... Seule. Et pas que "seule", mais "seule contre tous", ou presque. J'y renonçai presque aussitôt.

Jusqu'à ce que je n'en puisse plus de la sécheresse spirituelle où me maintenait l'état de "sans Voie".

Là, j'ai pris mon courage à deux mains, ainsi que mon unique compagnon de quête spirituelle, mon guide, qui ne m'avait jamais quitté : le Christ Pantocrator que m'avait offert mon premier « père spirituel ».

Il m'avait tout d'abord proposé une vierge de Vladimir. J'avais une quinzaine d'année et il pensait que cette icône me conviendrait mieux.

Mais à son grand étonnement, j'ai désigné l'autre icône, le Pantocrator qui, dès le premier regard, m'avait lancé au cœur un trait irrésistible.

Il m'avait demandé plusieurs fois si c'était bien celle-là que je voulais, avant de me l'abandonner.

Qu'aurais-je voulu d'autre quand c'était elle-même qui m'avait choisie ?

Ce n'était pas une véritable icône, mais une petite reproduction qui ne m'a jamais quittée depuis, même pendant mes dix années de soufisme.

Ainsi, accompagnée par l'amour de mon « père spirituel » désormais endormi dans la Paix du Christ, ainsi que de mon Pantocrator, je me préparai à aller me faire jeter dehors par l'Eglise Orthodoxe (Sainte, Catholique et Apostolique. Je le précise pour ceux qui croiraient encore, comme moi je l'ai cru longtemps, que seule l'Eglise Romaine peut prétendre à ces qualificatifs).

J'étais certaine qu'on ne m'y proposerait pas plus de sacrement de réconciliation que de mariage avec mon fiancé, encore moins d'eucharistie, ça va de soi, puisque dans mon esprit, elle n'était qu'une autre branche, orientale, du catholicisme que je connaissais jusque là.

Mais j'ai toujours fonctionné avec ce vieil adage qui dit que « mieux vaut jeûner avec les aigles que picorer avec les poulets ». J'en ai longtemps fait une devise, sans jamais l'appliquer : pourquoi ne pas exercer ma ligne de noblesse pour cette fois ?

Les orthodoxes devaient avoir connu beaucoup de souffrances et de persécutions que l'Eglise romaine n'avait pas connues et je pensai qu'il vaudrait mieux souffrir ma punition auprès d'eux.

C'est donc très résignée que je partis immoler mon cœur sur l'autel d'une personne capable de recevoir le désespoir d'une pauvre fille dont le seul compagnon spirituel est un Christ Pantocrator qui n'est même pas une « vraie » icône peinte.

Bien sûr, il allait me rejeter, j'en étais sûre, mais je l'aurais tout de même contacté, et je voulais bien croire que c'était mieux d'entendre une bonne fois pour toute que je pouvais partir au diable avec mes soucis et ma Foi bizarre, ma Foi sans Voie, et mon Pantocrator qui n'était pas une « vraie » icône.

Je voulais entendre un second son de cloche, pour être sûre que, "vraiment-vraiment", Dieu me refusait Sa Maison, tout ou partie.

Au fond, j'espérais qu'on m'abandonnerait un recoin d'où regarder les célébrations et d'où je pourrais, comme la samaritaine, picorer les miettes d'Amour Divin qui rouleraient jusqu'à moi : un regard, un sourire, peut-être... qui sait?

Là, j'ai découvert deux choses :

- 1) L'Eglise Orthodoxe ne confisque pas le Pardon à ceux qui se repentent sincèrement, ce qui n'est pas sans rappeler le Christ que j'ai toujours connu et aimé.
- 2) La signification du Christ Pantocrator. (Et oui, quand on suit Rome, on ne sait pas ce que signifie cette icône, même si elle nous a pris le cœur en otage, parce que ça ne fait pas partie de notre culture, tout simplement.)
- 3) (Comment ça, « 3 » ? J'avais dit « deux choses » ...) Ma Voie existe, et elle contient tout ce que j'ai aimé dans le soufisme ET tout ce que j'ai aimé dans l'Eglise romaine.

Mon Frère, Ma Sœur, quoi que tu vives, ne perds jamais l'espoir. Si tu n'as pas encore trouvé ta Voie, ne te mortifie pas, continue à chercher, garde ce que les Voies des autres t'apprennent de meilleur et prends au passage toute la force et l'amour que je t'envoie pour avoir accepté de partager ce « morceau de résistance » de mon existence.

Demeure dans la Paix !

